HAL
open science

”Raymond Schwab et la pensée occidentale de l’engagement : vers un renouveau transculturel de l’histoire littéraire”

Chloé Chaudet

To cite this version:

Chloé Chaudet. ”Raymond Schwab et la pensée occidentale de l’engagement : vers un renouveau transculturel de l’histoire littéraire”. Revue de littérature comparée, 2020, Repenser l’histoire littéraire à partir de Raymond Schwab, dir. Claire Gallien et Sarga Moussa, 374 (2), p. 179-194. hal-02949224

HAL Id: hal-02949224

https://hal.science/hal-02949224

Submitted on 25 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Raymond Schwab et la pensée occidentale de l'engagement : vers un renouveau transculturel de l'histoire littéraire

Chloé Chaudet
Université Clermont Auvergne, CELIS

Si Raymond Schwab est reconnu par Edward Said, de manière plus ou moins explicite, comme un précurseur[1], l'intellectuel palestino-étatsunien a toutefois souligné qu'une véritable « dimension politique[2] » faisait selon lui défaut à *La Renaissance orientale*. Les réserves de Said semblent compréhensibles à la première lecture de cette somme érudite publiée en 1950, où la faible prise en compte de problématiques concernant la vie de la cité – c'est dans ce sens large que nous comprendrons ici le terme « politique » – semble une constante. Nous nous proposons d'interroger cette réticence apparente à aborder le politique dans *La Renaissance orientale*. À ce titre, nous envisagerons pour commencer la mise en sourdine du politique comme une posture (Meizoz) émergeant de plusieurs ouvrages de Schwab. Nous suggérerons ensuite d'interpréter ce choix comme la formulation d'un *autre* engagement que celui qui domine alors la sphère européenne et nord-américaine ; pour ce faire, nous convoquerons le contexte idéologique dans lequel s'inscrit *La Renaissance orientale*, et en particulier la figure et les réflexions sartriennes. Enfin, nous considérerons l'engagement cosmopolite qui émerge de l'œuvre de Schwab à la lumière de certaines des approches transculturelles de l'histoire littéraire se multipliant depuis la seconde moitié du XXe siècle, afin d'inviter à la (re)lecture d'un auteur plus actuel qu'il ne semble de prime abord.

La mise en sourdine du politique : de *La Renaissance orientale* à l'esquisse d'une posture plus générale

L'essai le plus célèbre de Schwab se caractérise par ce que l'on pourrait considérer comme un « pas de côté » par rapport au politique – qui n'est pas exactement une omission du politique, comme nous le verrons. L'une des manifestations les plus frappantes de ce phénomène dans *La Renaissance orientale* est le rôle quasiment nul qu'y joue l'indépendance indienne. Schwab y fait une brève allusion (« sans Gandhi, y aurait-il une indépendance indienne[3] ? ») et mentionne en tout trois fois le nom de Gandhi dans *La Renaissance orientale* (RO, pp. 24, 41, 609). Cela n'est pas rien – il ne s'agit donc pas d'une omission – mais cela est très peu. Si l'intérêt limité de Schwab pour cet événement historique pour le moins essentiel pourrait s'expliquer par l'interruption de son corpus d'étude à l'orée de la Première Guerre mondiale, la faible prise en compte de problématiques politiques concerne de fait l'ensemble des périodes examinées dans *La Renaissance orientale*.

Dans ce contexte, les passages de *La Renaissance orientale* consacrés au romantisme allemand, et en particulier à Friedrich Schlegel, sont révélateurs – Friedrich Schlegel que Schwab qualifie de « véritable inventeur de la Renaissance orientale » (RO, p. 109). D'une part, ces passages comportent des réflexions sur l'importance qu'a joué l'orientalisme dans la constitution d'une nation allemande. Commençant par souligner que dans son *Essai sur la langue et la philosophie des Indiens* (*Über die Sprache und Weisheit der Indier*, 1808),

[1] Voir Sarga Moussa, « Edward W. Said lecteur de Raymond Schwab », *Sociétés & Représentations*, vol. 1, n°37, 2014, p. 69-78.

[2] « Ce qui manque au récit de Schwab est la dimension politique, bien plus triste et moins édifiante que la culturelle », Edward W. Said, *Culture et impérialisme* [*Culture and Imperialism*, Chatto & Windus, 1993], trad. Paul Chemla, Paris, Fayard, 2000, p. 281.

[3] Raymond Schwab, *La Renaissance orientale* [1950], Paris, Payot & Rivages, 2014, p. 41. – Afin d'alléger l'appareil de notes, les références à cet ouvrage seront désormais indiquées entre parenthèses dans le texte, suite à l'abréviation « RO ».

« Schlegel a cristallisé le besoin germanique d'Orient » (RO, p. 111), Schwab déclare, quelques pages plus loin :

> À en croire les commérages de Heine, c'est parce que la foudre de Goethe avait brutalement anéanti l'engouement pour le Moyen Âge que les frères Schlegel, directement visés par cet interdit, se rejetèrent sur les études indiennes […]. La liaison entre un gothique allemand à ressusciter et un très vieil héritage oriental à revendiquer paraît moins occasionnelle que profonde. […] En un même moment, Frédéric Schlegel fait de l'Inde le berceau de toute pureté primitive, religieuse surtout, et ranime une parenté entre l'Asie et l'Allemagne. Dans cette première décade du siècle où le patriotisme se mue en pangermanisme, il écrit que l'Europe doit tout aux invasions barbares, ainsi que l'a découvert Herder, ainsi que le répétera Hegel ; il en déduit que les Francs de France ne sont plus qu'un peuple de « francs coquins » ; il en conclut, dans l'esprit des discours de Fichte, que les caractères latins sont indignes d'imprimer des traductions hindoues. Est-ce par hasard s'il retombe sur les Nibelungen, qui vont être la grande arme dans la campagne pour une épopée néo-germanique, s'il veut les éditer, les adapter, s'il fait des plans pour une *Encyclopédie médiévale* ? (RO, p. 114-115)

Le lien entre le romantisme allemand, l'orientalisme et le nationalisme est ici on ne peut plus clair. Mais Schwab se focalise ensuite surtout sur les intérêts philosophiques et les « espérances mystiques » (RO, p. 90) que nourrissent Schlegel et ses compagnons de route dans le cadre de la Renaissance orientale qui s'esquisse. Après avoir noté que « [l']Inde doit à Schlegel d'avoir crié qu'elle est, avec la Grèce et l'Allemagne, le peuple le plus philosophique » (RO, p. 233), Schwab aboutit, une centaine de pages plus loin, à une réflexion qui semble quelque peu « hors sol » en 1948, année où il soutient en Sorbonne[4] la thèse à l'origine de *La Renaissance orientale* : « C'est la chance de l'Inde en Europe, que d'y être venue coïncider avec la naissance des romantismes, elle qui ressemble à une moitié romantique de l'esprit humain. » (RO, p. 313) En mettant de côté la question du nationalisme, allant de pair avec celle de l'impérialisme, Schwab renonce à une contextualisation complète de « la naissance des romantismes » – et *a fortiori* à leur articulation, même implicite, avec l'actualité du 15 août 1947. Il est dès lors peu étonnant que dans la synthèse proposée à la fin de l'essai, l'on ne trouve plus aucune mention des nationalismes européens :

> L'attrait le plus gros des doctrines orientales, historiquement, on croit le discerner : à l'issue du XVIIIe siècle, et de la bataille entre foi et rationalisme, les faveurs allaient à la position boiteuse du déisme ; tout à coup, ce qu'apportent brahmanisme puis bouddhisme, c'est une solution insoupçonnée : quelque chose, semble-t-il, comme une religion de salut qui exclurait l'espérance ; on esquive âme immortelle et dieu créateur, on retrouve les arguments de l'idéalisme philosophique sans perdre le climat de la spiritualité. (RO, p. 630)

On semble en l'occurrence bien loin de toute réflexion d'ordre politique. Il faut néanmoins se garder de considérer *La Renaissance orientale* comme l'œuvre d'un érudit se complaisant à s'exprimer depuis sa tour d'ivoire – le politique n'étant pas totalement évincé de l'œuvre, ce dont témoigne notamment la mention précédente du « patriotisme se mu[ant] en pangermanisme » (RO, p. 115). De fait, Schwab propose quelques observations d'ordre politique mais ne les place pas au centre de sa démonstration.

Dès lors, ne pourrait-on pas considérer que *La Renaissance orientale* vise à un dépassement du politique ? Un passage situé au début de l'œuvre, extrait de la section « Le mot et l'idée d'Orient », semble nous y encourager d'emblée :

[4] Voir Sarga Moussa, « Edward W. Said lecteur de Raymond Schwab », *art. cit.*, p. 69.

> [L]a conséquence des orientalismes va être de miner la cloison élevée entre deux cultures ; ils consomment leur propre raison d'être, en faisant de la proscrite une connaissance. D'ailleurs, la cloison s'était déplacée au gré des intérêts et des controverses de l'Occident, que celles-ci fussent intellectuelles, spirituelles ou politiques : *le concept d'Orient a été de plus en plus attiré par la polémique, poussé vers la droite ou la gauche, le haut ou le bas de la carte, selon l'humeur et l'enjeu de ceux qui le maniaient* [Nous soulignons]. (RO, chap. « Définitions » – « Le mot et l'idée d'Orient », p. 15)

N'est-ce pas justement une telle instrumentalisation que veut éviter Schwab ? L'ensemble du passage indique en tout cas qu'il ne s'agit pas pour lui d'omettre le politique, mais plutôt, comme dans l'ensemble de *La Renaissance orientale*, de l'effleurer pour ensuite s'en éloigner, dans une sorte de « connivence tremblante » – pour reprendre une formule employée par Marie-Jeanne Duryau sujet du premier roman de Schwab[5].

Or, ce déplacement par rapport au politique ne signant pas son effacement concerne d'autres œuvres de Schwab, et pourrait ainsi relever d'une posture au sens où l'entend Jérôme Meizoz : à la différence de l'*ethos*, qui désigne « l'image de l'inscripteur donnée dans un texte singulier et pouvant se limiter à celui-ci », Meizoz définit en effet la posture comme « l'image de l'écrivain formée au cours d'une série d'œuvres signées de son nom[6] ». Afin de limiter la longueur de cette contribution, nous convoquerons uniquement deux courtes œuvres poétiques de Schwab – tout en pointant d'entrée de jeu le dialogue qu'elles nous semblent entretenir avec d'autres entreprises littéraires et/ou éditoriales de ce dernier (telles que la revue *Yggdrasill*[7]).

La première œuvre poétique révélatrice, *Vision d'un âge d'acier*, a été publiée à Paris en 1920. En un seul long poème subdivisé en différentes sections, Schwab y dépeint une « vision » qu'aurait eue Samuel[8], le dernier des Juges d'Israël. Cette vision pourrait figurer la période de la Première Guerre mondiale, en particulier au moment où sont évoqués le déclenchement puis la fin du conflit dont il est question dans le poème. Le début de la crise est en effet présenté ainsi :

> Je vis : c'était l'été, mais soudain éclata
> La foudre, et sous l'éclair le monde s'écarta.
> À l'horizon se fit une pâle barrière :
> Un pays d'en avant d'un pays en arrière
> Fut séparé, pareil aux époux divorcés.
> Un sceau de nuit, qu'aucun vivant ne put forcer,
> Rendit secret ce qui venait après la plaine
> Sous l'obscure blancheur ; et la terre fut pleine
> D'appels et de soupirs et de gémissements.
> Alors on commença d'entendre un froissement
> D'armes, un bruit de pas, un tumulte de bouches ;
> Cavaliers et piétons, nombreux comme les mouches,

---

[5] « Cela commence, en 1910, par *Regarde de tous tes yeux*, un recueil d'imaginations qui plongent dans la réalité quotidienne et s'évadent dans la féerie. Un peu de langueur, un peu de préciosité parfois, une mélodie frêle et insinuante. Une voix essaye de se libérer en faveur de la beauté de l'univers : beauté d'un reflet de lumière, d'un tranchant de lame, des étoffes, des musiques, des larges flasques d'eau vivantes que sont les regards […]. Un son très particulier : nulle part l'ardeur exaltante des *Nourritures terrestres*, bien qu'elles soient invoquées dans une épigraphe ; plutôt une connivence tremblante, celle du *Livre de Monelle* », Marie-Jeanne Dury, *Raymond Schwab*, Paris, Le Divan, 1932, p. 7.

[6] Jérôme Meizoz, « Ce que l'on fait dire au silence : posture, *ethos*, image d'auteur », *Argumentation et Analyse du Discours* [en ligne], mars 2009, URL : <http://aad.revues.org/667>, consulté le 14/11/2019.

[7] Nous renvoyons ici même à l'article de Guillaume Bridet, « *Yggdrasill* (1936-1940) : une revue entre cosmopolitisme, impérialisme et universalisme poétiques ».

[8] Raymond Schwab, *Vision d'un âge d'acier*, Paris, Éditions Georges Crès, 1920, p. 11.

Coururent vers l'oiseau de dévastation.
[…]
Toutes les nations changèrent de fardeaux.
L'humanité n'eut plus qu'un souci, tous les dos
Durcirent pour porter des charges plus pesantes.

La force et la douleur furent omniprésentes.
De l'Est vint un vent rude, un souffle intelligent.

Ce fut comme la fin d'un âge bucolique
Et le commencement d'un âge métallique.

Le laboureur devint archer, piquier, lancier.
Ce fut sur l'univers le règne de l'acier[9].

La paix revenue,

Alors se donna cours un esprit éhonté.

Les mares sur les champs n'étaient pas encor sèches
Que des rôdeurs, parmi les tas d'or et de flèches,
Certains faisant même le geste d'encenser,
Se jetaient sur les morts, prompts à les détrousser.

Aussi les chars, dans la surprise des retours,
Firent partout lever des bandes de vautours.

Le règne des marchands advenait sur la terre.

Ce fut un temps de vol, de haine et d'adultère,
Les cynismes s'étaient trop longtemps contenus,
Le moment des souilleurs de morts était venu,
Et celui-là devait durer bien plus que l'autre[10].

Ces passages emblématiques ne relèvent pas d'une omission du politique, mais peuvent se lire comme la représentation indirecte d'une histoire immédiate conflictuelle – qui se manifeste par une veine épique, nourrie d'allusions au mythe des âges de l'humanité d'un Hésiode dans *Les Travaux et les Jours* (VIIIe s. av. J.-C.). Cette représentation dépasse ici largement le seul contexte français, selon une dynamique que Schwab a lui-même décrite en 1955, dans sa contribution à l'*Histoire des littératures* de Raymond Queneau : « C'est vrai, après tout, que nos esthétiques, nos codes, nos effusions, sont calibrés sur une cité et ensuite étendus au reste de l'univers[11] ». L'amplitude presque universelle et transhistorique de la représentation de la violence guerrière et du cynisme dépeints dans *Vision d'un âge d'acier* n'est cependant pas le seul enjeu de l'œuvre, qui mentionne par ailleurs des « sages » décrits comme « résignés, non pas indifférents », qui s'attachent à bâtir « [e]n l'ère de la mort, de l'orgie et des fraudes, / Une Jérusalem de perle et d'émeraude » ; « [l]aissant venir vers eux les cris des multitudes, / Ils les filtraient pour en tirer des chants sereins[12] ».

[9] *Ibid*., p. 12-13.
[10] *Ibid*., p. 27.
[11] Raymond Schwab, « Domaine oriental », Raymond Queneau (éd.), *Histoire des littératures*, t. 1 – Littératures anciennes, orientales et orales, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1955, p. 103-219, ici p. 118.
[12] Raymond Schwab, *Vision d'un âge d'acier*, *op. cit*., p. 33-34.

Une même dynamique conjuguant l'écriture épique d'un désastre récent à la formulation d'un engagement « serein » – pour reprendre l'adjectif employé par Schwab – se retrouve dans un deuxième recueil poétique de Schwab au titre évocateur, *Mauvaise époque*, paru en 1952. Le poème « Voix pour siècles maudits », qui fait allusion de manière assez transparente à l'ascendance juive de Schwab, reconduit le souffle mythique qui caractérisait la représentation d'une cité dévastée dans le précédent recueil de 1920 :

> Si je descends de pourchassés et de maudites,
> Je dois savoir des chants pour les siècles maudits,
> De ceux qu'au bord du fleuve un peuple assis médite
> Exultant de fiels bus, tremblant de ciels prédits ;
>
> Si j'ai derrière moi des marches millénaires,
> Des désastres de temple et des larmes de rois,
> De nocturnes trésors d'angoisse héréditaire,
> Tant de fois mortes sous des bâillons tant de voix ;
>
> Que par ma plainte soient plaints de toute leur plainte
> Tous ceux qui sont nés seuls, nés murés, nés proscrits,
> Que dans les corps traqués et les âmes épreintes
> Je décourbe le sort par le jet de mon cri
> […][13].

Renvoyant à un *topos* de la poésie engagée, ce « cri » mis au service des exclus – de tous les exclus – devient un chant apaisé à la fin de « La deuxième naissance », le dernier poème du recueil, rappelant alors les « chants sereins » des sages de *Vision d'un âge d'acier* :

> Et, des troupeaux comptés au peuple indéfini,
> De chaque ville emplie à l'île encor déserte,
> Un corps sans nombre avec ce petit nombre uni,
> Et la vie est un quai sur une mer ouverte,
> Une foule amie aide à démarrer quelqu'un,
> L'espérance déjà n'a plus le nom d'attente
> Et déjà les deux bords opposés ne font qu'un
>
> – Des vivants et des morts la Plénitude chante[14].

On retrouve ici la même joie à conquérir[15], le même élan utopique que celui qui caractérise *Vision d'un âge d'acier*, mais aussi la fin de *La Renaissance orientale*, sur laquelle nous reviendrons un peu plus loin. Or, à chaque fois, cet élan utopique concerne d'une manière ou d'une autre la vie dans la cité, nous invitant à considérer Schwab comme le représentant d'une certaine forme d'engagement.

De Sartre à Schwab et *vice-versa* : vers un engagement transculturel

Si elle correspond à la date de soutenance de la thèse à l'origine de l'essai de Schwab, l'année 1948 est également fondamentale pour la pensée occidentale de l'engagement. 1948 coïncide avec la parution de *Qu'est-ce que la littérature ?* de Jean-Paul Sartre, qui cristallise une conception de l'engagement qui, pour nous exprimer justement en termes sartriens, ne se

[13] Raymond Schwab, « Voix pour siècles maudits », *Mauvaise époque*, Paris, Seghers, 1952, p. 14-15, ici p. 14.
[14] Raymond Schwab, « La deuxième naissance », *ibid.*, p. 31-32, ici p. 32.
[15] Nous faisons ici allusion au titre d'un roman de Raymond Schwab, *La Conquête de la joie* (Paris, Grasset, « Les cahiers verts », 1922).

comprend que par sa *situation* au sein d'une histoire et d'une tradition occidentales. Quelques explications à ce sujet vont nous permettre de justifier le singulier que nous avons choisi d'employer dans le titre de cette contributions, où nous nous référons à « la » pensée occidentale de l'engagement.

Il est tout d'abord essentiel de souligner que la conception sartrienne de l'engagement est loin d'être issue des seules réflexions de Sartre. Elle est à au contraire à concevoir comme une véritable synthèse, qui conjugue deux ensembles d'éléments. D'une part, la conception sartrienne de l'engagement peut être considérée comme une synthèse de la définition de l'intellectuel occidental qui s'esquisse dans le contexte de l'affaire Dreyfus[16], définition qui sera ensuite associée à l'idée de « quelqu'un qui se mêle de ce qui ne le regarde pas[17] », selon la formule sartrienne. D'autre part, la « littérature engagée » telle que définie par Sartre peut être considérée comme une synthèse des débats européens et états-uniens sur l'engagement qui ont animé la première moitié du XXe siècle, et en particulier l'intervalle de l'entre-deux-guerres. À l'échelle occidentale, cette période « correspond à une période d'intense confrontation entre le littéraire et le politique et constitue de ce fait une manière de laboratoire[18] ». L'élaboration par Charles Maurras du concept de « nationalisme intégral », qu'il est tentant d'opposer à « l'humanisme intégral » auquel en appelle Schwab au début de *La Renaissance orientale* (RO, p. 20), s'inscrit dans cette période de confrontation des penseurs et écrivains au politique[19].

De fait, Sartre n'a rien véritablement inventé, puisque la « littérature engagée » est d'abord associée au postulat que l'écrivain doit intervenir, par ses œuvres, dans les débats de son temps. On le constate dès la célèbre « Présentation » du premier numéro des *Temps modernes*, paru le 1er octobre 1945, où Sartre retrace les contours du modèle occidental de l'intellectuel qui ont commencé à se dessiner à la fin du XIXe siècle en Europe[20]. Mais c'est surtout dans *Qu'est-ce que la littérature ?* (1948[21]) que Sartre propose une définition de sa « littérature engagée », présentée de manière diffuse dans l'essai. Il en émerge cinq grandes caractéristiques :

> (1) La littérature engagée est une littérature dans laquelle l'écrivain même est « embarqué », selon un terme employé par Pascal, auquel Sartre fait allusion[22] ;

---

[16] Si en France, l'adjectif « intellectuel » est attesté depuis le Moyen-Âge, le substantif ne s'est imposé que suite à la parution dans le journal *L'Aurore*, le 14 janvier 1898, du « Manifeste des intellectuels », notamment signé par Émile Zola, Anatole France, Marcel Proust, Léon Blum, Gustave Lanson, Gabriel Monod. Le substantif « intellectuel » est alors adopté par ceux qui, dans leurs écrits anti-dreyfusards (Maurice Barrès entre autres), dénoncent la prise de parole des écrivains signataires en faveur de Dreyfus, sur un terrain – les affaires militaires et l'espionnage – qui leur était étranger.

[17] Jean-Paul Sartre, *Plaidoyer pour les intellectuels*, Paris, Gallimard, 1972, p. 12.

[18] Benoît Denis, *Littérature et engagement (de Pascal à Sartre)*, Paris, Seuil, 2000, chap. XII, p. 228.

[19] Voir également Hélène Baty-Delalande, « De l'"engagement" chez les écrivains avant Sartre : essai de généalogie lexicale », *Les Temps Modernes*, vol. 1, n° 635-636, 2006, p. 207-248.

[20] « L'écrivain est en situation dans son époque : chaque parole a des retentissements. Chaque silence aussi. Je tiens Flaubert et Goncourt pour responsables de la répression qui suivit la Commune parce qu'ils n'ont pas écrit une ligne pour l'empêcher. Ce n'était pas leur affaire, dira-t-on. Mais le procès de Calas, était-ce l'affaire de Voltaire ? La condamnation de Dreyfus, était-ce l'affaire de Zola ? L'administration du Congo, était-ce l'affaire de Gide ? Chacun de ces auteurs, en une circonstance particulière de sa vie, a mesuré sa responsabilité d'écrivain. L'occupation nous a appris la nôtre. Puisque nous agissons sur notre temps par notre existence même, nous décidons que cette action sera volontaire », Jean-Paul Sartre, « Présentation », *Les Temps modernes*, n°1, octobre 1945, reprise sous le titre « Présentation des *Temps modernes* », *Situations II*, Paris, Gallimard, [1948] 1964, p. 9-30, ici p. 13-14.

[21] Voir Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, « Folio essais », [1948] 2010.

[22] *Ibid.* – Voir aussi la remarque suivante : « l'écrivain doit s'engager tout entier dans ses ouvrages […] comme une volonté résolue et un choix, comme cette totale entreprise de vivre que nous sommes chacun », *ibid.*, p. 40.) On peut rapprocher ce passage de la célèbre formule de Simone de Beauvoir considérant que l'engagement « n'est autre chose que la présence totale de l'écrivain à l'écriture ». (Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, Paris, Gallimard, 1963, p. 65.)

(2) La position de l'écrivain engagé est « *critique* par excellence[23] » ;
(3) L'écrivain engagé se caractérise par son « sens passionné du présent[24] ». En d'autres termes, son écriture peut être conçue comme une « écriture de l'urgence », générée par une situation extrême ;
(4) L'écrivain engagé poursuit un but précis : la lutte pour une démocratie – une démocratie socialiste[25] ;
(5) L'œuvre écrite est considérée comme une « condition essentielle de l'action[26] », devant avoir un effet sur le lecteur et posséder des prolongements.

Pour Sartre, la « littérature engagée » se définit par ces cinq caractéristiques principales. Pourtant, la postérité, qu'elle soit immédiate ou plus tardive, retiendra surtout *l'une* de ces grandes caractéristiques : l'orientation socialiste, qu'elle associera à un marxisme intransigeant. Une analyse des réceptions immédiates de Sartre révèle ainsi que le terme d'« engagement » a circulé dès 1945 au sein du vocabulaire philosophique, politique et littéraire européen et états-unien ; et elle permet de constater que c'est surtout le rapport sartrien au marxisme qui a posé problème dans l'intégration de la notion d'engagement au lexique des aires linguistiques concernées. Paradoxalement, Sartre fut à la fois critiqué par des penseurs et écrivains marxistes et par d'autres personnalités en raison même de ses affinités avec le marxisme[27]. L'année où Schwab soutient sa thèse, le laboratoire occidental de l'engagement du premier XXe siècle est en tout cas en train de céder la place à une conception restreinte de l'engagement, qui l'associe à une composante politique au sens le plus étroit du terme.

Face à cette pensée déjà en voie de figement – et que nous avons choisi pour cette raison de mettre au singulier dans le titre de cet article – l'« humanisme intégral » prôné par Schwab ne pourrait-il pas être interprété comme une alternative ? On peut en effet considérer que l'érudition que Schwab déploie dans *La Renaissance orientale* est mise au service d'un *autre type* d'engagement que celui qui domine alors la sphère occidentale : un engagement profondément transculturel, dont l'ambition est de montrer que l'Occident « n'[est] pas seul titulaire d'un admirable passé intellectuel » (RO, p. 13) et, plus généralement, que l'Occident n'épuise pas la définition de l'humanité. À ce titre, il est significatif qu'à la fin de *La Renaissance orientale*, Raymond Schwab cite l'historien René Gousset, qui travaillait sur l'Asie dans son ensemble et pas uniquement sur l'Inde : « […] la révélation de la pensée indienne et de la pensée chinoise a équivalu pour nous à la découverte d'humanités différentes, habitant d'autres planètes. » (RO, p. 631) Au-delà de l'ouverture au contexte indien, il s'agit en effet d'encourager l'Occident à un changement de perspective général, à l'instar de celui qu'a provoqué la Renaissance européenne :

> Que la Renaissance orientale n'ait pas été un rêve gratuit ni un trait passager, on voudra sans doute n'en plus douter. Mais, dira-t-on, quels en restent les effets ? qu'ont-ils de comparable à ceux de l'autre Renaissance ? Le fait évident est celui-ci : un immense déplacement mental. (RO, « Conclusion. Ce qui reste » – « Un âge du relatif », p. 635)

Les conséquences de ce changement de perspective provoqué par chaque Renaissance sont abordées dans un passage traversé par le même élan utopique que celui qui caractérisait la fin de *Visions d'un âge d'acier* et *Mauvaise époque* : « Renaissance, cela veut dire une alliance de savoirs retrouvés avec des créations inédites ; jamais ce ne fut si manifestement *une multiplication des points de comparaison*. » (RO, p. 638-639) Cette observation pourrait

[23] *Ibid.*, p. 115.
[24] *Ibid.*, p. 116.
[25] Voir Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, *op. cit.*, p. 238-239 et p. 287.
[26] *Ibid.*, p. 263.
[27] Voir Emmanuel Barot (dir.), « Introduction », *Sartre et le Marxisme*, Paris, La Dispute, 2011, p. 13.

également s'appliquer à une autre Renaissance que Schwab ne mentionne pas dans son essai, mais qui s'inscrit dans le même changement de perspective qu'il revendique : la Renaissance arabe, la *Nahda*. Par l'envergure de ses réflexions et des échos qu'elles suscitent, Schwab reconfigure ainsi le concept dix-neuviémiste d'intellectuel, en lui conférant par son propre exemple une portée cosmopolite plus que polémique.

À la fin de *La Renaissance orientale*, cette reconfiguration se traduit en particulier par les questions et adresses que Schwab formule à destination de ses congénères européens. Citant le philosophe et historien Émile Bréhier, il s'interroge : « l'Inde se présente comme cherchant moins la connaissance que "l'efficience", comme engageant dans "la recherche philosophique l'individu tout entier" : n'est-ce pas désormais le rationnel Occident qui sera amené à se justifier ? » (RO, p. 639) Les dernières lignes de *La Renaissance orientale* nous semblent également révélatrices :

> Ce chapitre est terminé où les civilisations étaient l'œuvre des petits pays […]. Terminé, celui où la clientèle de l'esprit, elle-même insulaire parmi une marée d'illettrés, réclamait une littérature de petite ville et des arts de régime. Fini, un calme de siècles, avec les pauvretés et les richesses des calmes. Déjà Goethe percevait un battement de siècles en systole suivis par un siècle en diastole – maintenant, il me semble, je comprends, chères au romantisme, les images de dilatation thoracique sous des ciels orientalisés : ainsi devait être désigné ce que nous appelons des civilisations ouvertes, *avec l'accent que peuvent y mettre ceux sur qui elles se referment* [Nous soulignons]. (RO, p. 650)

On peut en effet interpréter ce dernier passage comme l'appel à une ouverture cosmopolite présentée comme d'autant plus nécessaire au moment où se referment les frontières – de manière générale, mais aussi dans le contexte de la Guerre froide qui débute alors.

Or, en prônant ce qui peut être conçu comme un engagement transculturel, Schwab rejoint dans une certaine mesure la pensée anticoloniale de Sartre – pour le moins transculturelle elle aussi, malgré et/ou à cause des schématisations qu'elle peut receler[28]. La contribution de Sartre au discours anticolonial s'est notamment manifestée par les rapports prolongés qu'il a entretenus avec des écrivains tels que Frantz Fanon, Albert Memmi ou Léopold Sédar Senghor. Avant celle des *Damnés de la terre* en 1961[29], Sartre avait ainsi fait paraître en 1957 une préface à l'essai *Portrait du colonisé, précédé du portrait du colonisateur*[30] ; on pensera également au célèbre « Orphée noir » ouvrant l'*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache* de Senghor en 1948[31]. Dès la période de l'après-guerre, Sartre a développé une réflexion anti-impérialiste qui connaîtra une postérité évidente dans le cadre des études postcoloniales[32] ; mais

[28] Nous pensons en particulier à l'application que fait Sartre de certaines notions et discours marxistes à la lutte anticoloniale, comme dans le passage suivant : « Le nègre, comme le travailleur blanc, est victime de la structure capitaliste de notre société ; cette situation lui dévoile son étroite solidarité, par-delà les nuances de peau, avec certaines classes d'Européens opprimés comme lui ; elle l'incite à projeter une société sans privilège où la pigmentation de la peau sera tenue pour un simple accident », Jean-Paul Sartre, « Orphée noir » Léopold Sendar Senghor, *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache* [1948], Paris, Presses Universitaires de France, [1948] 2002, p. ix-xliv, ici p. xiii.) Le caractère discutable et/ou incomplet de cette articulation (qui se manifeste ici dans la trop grande rapidité avec laquelle Sartre traite la problématique de l'imaginaire raciologique, mais qui concerne ailleurs son absence de prise en compte des discours genrés associés aux figures des colonisés) va de pair avec une évidente volonté de concevoir la lutte pour l'émancipation dans une perspective transculturelle.

[29] Voir Jean-Paul-Sartre, « Préface », Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, Paris, La Découverte, « La Découverte/Poche », [1961] 2004, p. 17-36.

[30] Voir Jean-Paul-Sartre, « Préface », Albert Memmi, *Portrait du colonisé précédé de Portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, [1957] 1985, p. 23-29.

[31] Voir Jean-Paul-Sartre, « Orphée noir », Léopold Sendar Senghor, *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*, *op. cit.*

[32] Voir notamment Donald R. Wehrs, « Sartre's Legacy in Postcolonial Theory; or, Who's Afraid of Non-Western Historiography and Cultural Studies? », *New Literary History*, vol. 34, n°4 – Multicultural Essays, automne 2003,

cette réflexion a été très peu été prise en compte au moment où s'est cristallisé et répandu l'idéal-type de l'engagement occidental[33]. De ce point de vue, on peut considérer que Schwab, qui ne fait aucune référence directe à Sartre dans l'ensemble des sources que nous avons pu consulter, dialogue finalement bien mieux avec lui que nombre de ses « récepteurs » directs en France. Si ce dialogue implicite s'inscrit dans les dynamiques transculturelles qui traversent déjà la période de l'après-guerre au-delà de certaines crispations idéologiques, comme le soulignent l'adoption de la *Déclaration universelle des droits de l'homme* (en 1948 également) et la création de l'ONU et de l'UNESCO (en 1945), il peut aussi être considéré comme l'amorce de développements ultérieurs.

L'engagement transculturel selon Schwab, prémisse et prémice d'une histoire littéraire articulant les aires extra-occidentales à l'Occident

« L'arrivée des orientalismes dans l'Europe romantique […] aura posé à l'esprit occidental […] sa grande question, et […] engagé l'esprit humain dans ce qui est peut-être sa plus grande aventure » (RO, p. 379), affirmait Raymond Schwab dans *La Renaissance orientale*. S'il faudra sans doute encore attendre quelques siècles, voire quelques millénaires, pour juger de la prééminence dans l'histoire de l'humanité de la « grande aventure » orientaliste, la démarche que développe Schwab dans son œuvre phare annonce en tout cas certaines orientations transculturelles de l'histoire littéraire qui se développent dans la seconde moitié du XXe siècle.

À ce titre, il ne s'agit pas de montrer que Schwab dialogue indistinctement avec le vaste ensemble des approches internationales de l'histoire littéraire. D'une part, l'espace de cet article n'y suffirait pas. D'autre part, l'apport spécifique de Schwab ne s'avèrerait pas plus pertinent que celui, par exemple, du projet éditorial de Raymond Queneau dans son *Histoire des littératures*, dont les trois tomes sont parus entre 1955 et 1958[34]. Dans une certaine mesure, le projet de Queneau, encore plus vaste que celui de Schwab, annonce en effet l'intérêt à venir de certains écrivains et universitaires français pour l'internationalisation croissante du paysage éditorial au tournant du XXIe siècle – à l'image de Jean-Marc Moura, qui, après avoir consacré ses travaux à l'histoire de l'exotisme littéraire européen[35], s'est ensuite tourné « de l'autre côté » du discours exotique, en étudiant les écrivain·e·s francophones au prisme des études postcoloniales. Dans son essai fondateur, *Littératures francophones et théorie postcoloniale* (1999[36]), Moura résume ainsi la dynamique de mondialisation des écritures qui nourrira après Queneau nombre d'approches internationales de l'histoire littéraire :

> Dans le contexte québécois, Sherry Simon a pu constater l'émergence d'une nouvelle « esthétique du plurilinguisme » depuis 1980. Dans la plupart des littératures francophones, des perspectives jusqu'alors négligées ont été abordées grâce à l'apparition de nouveaux auteurs : les écrivains véritablement autochtones, premiers occupants d'une terre ensuite colonisée, et les écrivains féminins. Les « premières

p. 761-789 ; Kathleen Gyssels, « Sartre postcolonial ? Relire *Orphée noir* plus d'un demi-siècle après », *Cahiers d'études africaines*, n°179-180, 2005, p. 631-650.

[33] Nous nous permettons ici de renvoyer à notre ouvrage *Écritures de l'engagement par temps de mondialisation*, Paris, Classiques Garnier, « Poétiques comparatistes », p. 57-61.

[34] Nous reproduisons ici la référence complète de la première édition : Raymond Queneau (éd.), *Histoire des littératures*, t. 1 – Littératures anciennes, orientales et orales ; t. 2 – Littératures occidentales ; t. 3 – Littératures françaises, connexes et marginales, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1955, 1956 et 1958. – Comme signalé précédemment, Raymond Schwab a lui-même continué au 1er tome.

[35] Voir notamment Jean-Marc Moura, *La Littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen au XXe siècle*, Paris, Honoré Champion, 1998, et *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris, Presses universitaires de France, « Littératures européennes », 1998.

[36] Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théorie postcoloniale* [1999], Paris, Presses universitaires de France, 2019 (4e éd.).

> nations » sont entrées en littérature depuis deux ou trois lustres, non plus seulement comme personnages mais comme auteurs. Les Aborigènes australiens et les Maoris néo-zélandais, les Indiens canadiens ont ouvert un nouveau chapitre des lettres anglophones. Pour la francophonie, la littérature amérindienne a connu un développement récent au Québec. Quant à l'écriture féminine postcoloniale, le français étant utilisé comme « langue de sortie du harem » selon l'expression d'Assia Djebar, elle s'est imposée ou renouvelée tant en Afrique qu'aux Antilles ou au Maghreb, les auteurs définissant à nouveau frais la condition postcoloniale. Par ailleurs, on commence à parler de « World Fiction » dans le domaine anglophone avant qu'un peu plus tard, Édouard Glissant n'évoque le « Tout-monde[37] ».

L'intérêt de Schwab pour l'Inde peut certes annoncer le développement de l'intérêt des critiques et universitaires français pour les contextes extra-européens mentionnés ici ; mais cet élément nous semble trop général(isé) pour constituer une évidence intéressante dans le cadre d'une réflexion diachronique sur l'histoire littéraire.

À cet égard, il nous paraît plus pertinent de relever la volonté de Schwab d'approcher *au sein d'un même volume* les contextes européen et indien. Certes, ces deux référents n'ont pas la même place dans l'essai, en raison de sa focalisation sur les discours orientalistes. Il n'empêche que Schwab accorde un intérêt remarquable à des figures que l'on pourrait définir comme des « opérateurs de transculturalité » : nous pensons ici aux « personnages secondaires, passeurs anonymes, traducteurs, compilateurs, universitaires » (RO, 4e de couv.) qui occupent une place essentielle dans son ouvrage. Se mouvant sans cesse entre Orient et Occident, ces individus parcourant *La Renaissance orientale* empêchent de considérer l'œuvre de Schwab comme une étude désincarnée, et permettent surtout d'*articuler* deux grandes aires géographiques et culturelles. De ce point de vue, on pourrait les considérer comme une annonce des figures *transaréales* étudiées par le romaniste, comparatiste et historien de la littérature allemand Ottmar Ette, en particulier dans son ouvrage de synthèse *TransArea* (2012[38]).

Dans cet essai d'histoire littéraire, Ottmar Ette associe les études *transaréales*, champ de recherches dont il est le fondateur, à la traversée et à l'articulation de *plusieurs* cultures :

> En ce qui concerne l'analyse de phénomènes culturels, il faut, au-delà des monades *monoculturelles*, distinguer la juxtaposition *multiculturelle* de différentes cultures […] et l'entrecroisement *interculturel*, caractérisant tout type de rencontre entre les cultures qui repose sur un échange ne signant pas la remise en cause par les individus concernés de leur appartenance à tel ou tel groupe culturel. S'inscrivant dans la continuité critique des travaux pionniers sur la *transculturalidad* que l'ethnologue et critique culturel cubain Fernando Ortiz a réalisés dans les années 1960, le niveau *transculturel* se distingue des deux précédents dans la mesure où il concerne les mouvements et pratiques qui traversent différentes cultures : il caractérise le saut permanent d'une culture à une autre, qui bannit la constitution d'une appartenance ou d'une relation stable et dominante à un groupe culturel unique[39].

Dès lors, la démarche d'Ette consiste entre autres à mettre en lumière les parcours géographiques, intellectuels et littéraires de différentes figures s'exprimant « entre-les-

[37] *Ibid*., p. 178-179.
[38] Ottmar Ette, *TransArea. Eine literarische Globalisierungsgeschichte*, Berlin/Boston, Walter de Gruyter, « mimesis » 2012 ; trad. anglaise Mark W. Person, *TransArea. A Literary History of Globalization*, Berlin/Boston, Walter de Gruyter, « mimesis », 2016 ; trad. française Chloé Chaudet, préface de Jean-Marc Moura, *TransArea Une histoire littéraire de la mondialisation*, Paris, Classiques Garnier, « Bibliothèques francophones », 2019.
[39] Ottmar Ette, *TransArea. Une histoire littéraire de la mondialisation*, trad. *ibid*., p. 62-63.

mondes », pour faire allusion à l'intitulé d'un autre de ses essais[40]. À titre d'exemple, la première partie de *TransArea* aborde le parcours du diplomate et explorateur Hassan al-Wazzan, alias Léon L'Africain, entre Grenade, où il naît à la fin du XVe siècle, l'Afrique qu'il explore ensuite, puis l'Italie, où il rédige sa célèbre *Descrittione dell'Africa* entre 1524 et 1526, après avoir été déporté puis placé sous la protection personnelle du Pape Léon X[41]. Dans le cadre des trois autres phases de « mondialisation accélérée » sur lesquelles son ouvrage se focalise[42], Ette s'intéresse également aux figures et parcours d'Antoine-Joseph Pernety (1716-1796), compagnon de voyage de Bougainville, de Lafcadio Hearn (1850-1904), écrivain irlandais né en Grèce qui demandera la nationalité japonaise, ou encore de l'écrivaine et poétesse japano-allemande Yoko Tawada (1960-) – pour ne citer que trois exemples d'auteur·e·s représentatifs de la « poétique du mouvement[43] » qu'il s'agit de faire émerger. À l'instar des travaux relevant de l'histoire connectée, qui s'est développée dans les années 1990[44], l'ouvrage d'Ette vise à articuler par le biais de ces figures l'étude de différentes aires géographiques et culturelles ; mais *TransArea* a cependant pour spécificité d'intégrer systématiquement le contexte européen.

Mutatis mutandis, il nous semble que Raymond Schwab suit une visée semblable, en convoquant lui aussi, tout d'abord, des figures de voyageurs et explorateurs européens. Abraham Hyacinthe Anquetil-Duperron (1731-1805), considéré comme l'un des premiers indianistes de terrain[45], occupe ainsi une place essentielle dans *La Renaissance orientale*, où Schwab souligne notamment qu'il a « renoncé à l'opposition des cultures » (RO, p. 226). Par ses activités de traducteur, Anquetil-Duperron incarne également une deuxième figure transaréale importante dans l'essai de Schwab : celle du passeur de cultures, qui peut parfois se passer d'une connaissance de terrain – tel Friedrich Schlegel (1772-1829), qui apprend le sanscrit et « traite en égale la philosophie hindoue » (RO, p. 231) sans pour autant se rendre en Inde[46]. À son tour, Schlegel renvoie simultanément à un troisième type de figure transaréale présent dans *La Renaissance orientale* : celle de l'intellectuel et écrivain mettant sa fascination de l'Inde au service d'une refonte de la vie culturelle de son aire (occidentale) d'origine. De ce point de vue, la théorie romantique façonnée par Schlegel fait écho au transcendantalisme nord-américain porté par l'essayiste et poète Ralph Waldo Emerson (1803-1882), qui se nourrit d'une fascination pour l'hindouisme et, plus généralement, pour les religions orientales. Dans son cas, la dynamique transculturelle se mue en une visée égalitariste qui semble lui conférer une portée presque mondiale : « Qui aura mieux déduit le sens final de la nouvelle Renaissance, celle de l'égalité absolue entre les races et entres les époques ? » (RO, p. 547), note ainsi Schwab au sujet d'Emerson. Dans *La Renaissance orientale*, ces diverses figures transaréales ont toutefois un point commun peu transculturel : elles sont toutes convoquées en français, indépendamment de leur langue d'expression. Ce choix pose un problème évident pour tout comparatiste, en

---

[40] Ottmar Ette, *ZwischenWeltenSchreiben. Literaturen ohne festen Wohnsitz*, Berlin, Kadmos, 2005 ; trad. anglaise Vera M. Kutzinsky, *Writing-between-Worlds. TransArea Studies and the Literatures-without-a-fixed-Abode*, Berlin/Boston, Walter de Gruyter, « mimesis » 2016.

[41] Ottmar Ette, *TransArea. Une histoire littéraire de la mondialisation*, trad. *ibid*., p. 135-143.

[42] Voir *ibid*., p. 31-51.

[43] Voir *ibid*., p. 53-59.

[44] Nous renvoyons en particulier à l'ouvrage de synthèse de l'un des fondateurs de l'histoire connectée (*connected history*) : Sanjay Subrahmayam, *Explorations in Connected History. From the Tagus to the Ganges*, Oxford, Oxford University Press, 2005 ; voir également, pour le contexte francophone, Serge Gruzinski, *Les Quatre Parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, Paris, La Martinière, 2004 ; Romain Bertrand, « Rencontres impériales. L'histoire connectée et les relations euro-asiatiques », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 5, nº 54-4bis, 2007, p. 69-89.

[45] Voir notamment Jean-Luc Kieffer, *Anquetil-Duperron. L'Inde en France au XVIIIe siècle*, Paris, Belles Lettres, 1983.

[46] Nous renvoyons ici aux reproches qu'adresse Said à Schlegel, notamment dans Edward W. Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident* [*Orientalism*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1978], trad. Catherine Malamoud et Sylvestre Meininger, Paris, Seuil, « Essais », [1980] 2005, p. 57.

dépit de l'affirmation de Schwab, déjà partiellement citée plus haut, qu'il formule au moment où il revient sur le titre et les visées de son essai :

> Renaissance, cela veut dire une alliance de savoirs retrouvés avec des créations inédites ; jamais ce ne fut si manifestement *une multiplication des points de comparaison*. L'ancien espoir religieux d'une communauté planétaire revient sous le diminutif des comparatismes. (RO, p. 638-639)

Comment rendre compte de ces « points de comparaison » en ne se fondant pas sur la langue de l'Autre ? En l'occurrence, c'est plutôt d'un « comparatisme diminué » qu'il s'agirait dans *La Renaissance orientale*. On peut néanmoins considérer que les figures transaréales que nous présente Schwab constituent une amorce vivante et incarnée de l'approche mondialisée et connectée de l'histoire littéraire qui caractérise l'ouvrage d'Ottmar Ette.

En somme, on ne peut taire ni l'absence d'engagement politique marqué, ni l'absence de recours aux langues étrangères, même européennes, dans *La Renaissance orientale*. Mais si l'on envisage cet essai dans une perspective synchronique et diachronique plus large, la pensée de Schwab ne peut pas non plus être associée à celle d'un littérateur bien français n'envisageant le monde qu'au prisme de travaux réalisés par d'autres. En associant l'étude de *La Renaissance orientale* à celle de son contexte idéologique de parution, mais aussi à l'horizon de certaines approches occidentales *et* extra-occidentales de l'histoire littéraire qui se développeront par la suite, on constate ainsi l'actualité d'un auteur dont l'engagement transculturel fut indéniable.